

## IN LOCIS VASTE SOLITUDINIS

Nicolas SCHROEDER

De Boeck Supérieur | « *Le Moyen Age* »

2010/1 Tome CXVI | pages 9 à 35

ISSN 0027-2841

ISBN 9782804160869

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<http://www.cairn.info/revue-le-moyen-age-2010-1-page-9.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Nicolas SCHROEDER, « In locis vaste solitudinis », *Le Moyen Age* 2010/1 (Tome CXVI), p. 9-35.

DOI 10.3917/rma.161.0009  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

© De Boeck Supérieur. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

*In locis vaste solitudinis.*  
**Représenter l'environnement au haut Moyen Âge :  
l'exemple de la Haute Ardenne (Belgique)  
au VII<sup>e</sup> siècle\***

Une tendance récente de l'historiographie, alimentée par les études paléoenvironnementales et l'archéologie du paysage mène les médiévistes à repenser profondément le rapport de l'homme médiéval à son environnement. Les historiens du XIX<sup>e</sup> siècle ont privilégié une lecture romantique des humains dans leur milieu naturel: « [...] les transformations du paysage rural et, plus généralement, de l'environnement liées à l'essor du machinisme conduisent certains penseurs, tels Jules Michelet ou Victor Hugo, à regretter le temps où l'homme n'était pas censé être mû par l'esprit de profit et où le "patrimoine naturel", pour employer une expression très actuelle, était préservé par une économie respectueuse de l'environnement<sup>1</sup> ». Cette posture a mené les historiens à représenter la forêt comme une composante omniprésente et hostile des paysages de l'Occident médiéval. La forêt, impénétrable en certains lieux, se serait opposée nettement aux espaces humanisés. À cet égard, le haut Moyen Âge apparaissait comme la période sombre par excellence, durant laquelle les hommes étaient victimes d'une « peur [qui] les retenait toujours aux lisières du bois<sup>2</sup> ». Seuls les défrichements du Moyen Âge central auraient brisé ce cadre végétal.

Au cours des dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, ces considérations ont été progressivement ébranlées par l'abandon des thèses catastrophistes sur

---

\* Auteur: Nicolas SCHROEDER, F.R.S.-FNRS–Université libre de Bruxelles, nschroed@ulb.ac.be

1. L. VERDON, *La terre et les hommes au Moyen Âge*, Paris, 2006, p. 6.
2. R. FOSSIER, *Paysans d'Occident, XI<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1984, p. 103.

l'économie du haut Moyen Âge<sup>3</sup>, les apports décisifs des sciences paléoenvironnementales et une nouvelle lecture très positive de la place que tenaient les espaces sauvages dans l'économie rurale médiévale<sup>4</sup>. L'idée que les « incultes » étaient anthropisés de part en part et qu'ils avaient une fonction économique essentielle s'est progressivement imposée. Le présent article s'inscrit dans cette perspective. Dans un premier temps, sera présentée brièvement la manière dont fut considéré l'environnement dans l'historiographie traitant de la fondation de l'abbaye de Stavelot-Malmedy depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle à nos jours. Il s'agira ensuite de tenter de répondre à la question de la logique sous-tendant les représentations de l'environnement à l'époque mérovingienne. Notre propos sera de souligner le poids de l'économie, des rapports sociaux et du pouvoir dans les discours évoquant les milieux naturels. Enfin, les descriptions de l'environnement telles qu'on peut les rencontrer dans les diplômes liés à la fondation de l'abbaye de Stavelot-Malmedy seront étudiées dans cette perspective.

## 1. Du « désert » au « milieu humanisé » – Historiographie d'une fondation monastique (1920-2003)

La fondation de Stavelot-Malmedy nous est connue par le diplôme de donation remis par Sigebert III à saint Remacle entre 643 et 647/648<sup>5</sup>. Une abondante littérature a commenté ce document<sup>6</sup>. Le déroulement des faits peut être résumé en quelques lignes. Le roi Sigebert, après avoir remis à

3. Un « classique » des thèses catastrophistes : R. FOSSIER, Les tendances de l'économie : stagnation ou croissance?, *Nascita dell'Europa ed Europa carolingia : un'equazione da verificare*, Spolète, 1981, p. 261-290. Mise au point récente dans J.P. DEVROEY, *Économie rurale et société dans l'Europe franque (VI<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles)*, t. 1, Paris, 2003, p. 70-75.

4. Voir notamment le remarquable ouvrage de M. MONTANARI, *La faim et l'abondance. Histoire de l'alimentation en Europe*, Paris, 1995, p. 13-58 qui souligne le rôle central des forêts et des incultes dans les modes de production médiévaux (cf. *infra*) et l'ouvrage récent de F. GUIZARD-DUCHAMP, *Les terres du sauvage dans le monde franc (IV<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle)*, Rennes, 2009, p. 14-18.

5. T. KÖLZER, *Die Urkunden der Merowinger*, t. 1, *Monumenta Germaniae Historica, Diplomata*, Hanovre, 2001, p. 205-207, n° 81 (désormais, M.G.H., DD., Mer 81).

6. Nous renverrons aux deux études les plus récentes et à leur bibliographie, exhaustive à notre connaissance : R. NOËL, Moines et nature sauvage dans l'Ardenne du haut Moyen Âge (saint Remacle à Cugnon et à Stavelot-Malmedy), *Villes et campagnes au moyen âge. Mélanges Georges Despy*, éd. A. DIERKENS, J.M. DUVOSQUEL, Liège, 1991, p. 563-597 et P. GEORGE, Saint Remacle de Malmedy et de Stavelot. Entre mythe et réalité, *Les moines à Stavelot-Malmedy du VII<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle*, éd. B. VAN DEN BOSSCHE, Stavelot, 2003, p. 19-32 (version remaniée d'un article antérieur : P. GEORGE, Saint Remacle, évangéliste en Ardenne (ca 650). Mythe et réalité, *La christianisation des*

Remacle un diplôme lui permettant de fonder un monastère à Cugnon sur la Semois<sup>7</sup> – projet avorté pour une raison indéterminée –, confia au futur saint Stavelot et Malmedy, ainsi qu'un espace de douze mille pas de rayon maximum pour mener à bien son projet. De nombreux puissants laïcs et ecclésiastiques intervinrent à ses côtés; on retiendra particulièrement la présence de Grimoald. L'ascendant que prenait le maire du Palais sur le jeune roi et la localisation de Stavelot et Malmedy au cœur des principales propriétés foncières pippinides expliquent sans doute cette intervention. Enfin, un troisième document datant de 670 acte la réduction de la surface concédée aux moines sur sa partie méridionale<sup>8</sup>. La proximité des *villae* royales de Cherain, Amel et Lierneux aurait gêné la communauté dans ses œuvres et entraîné la redéfinition des limites du domaine concédé.

Dès le début du XX<sup>e</sup> siècle – bien avant que l'on puisse parler d'histoire du paysage ou de l'environnement –, les historiens firent appel à ces chartes afin de caractériser le milieu ardennais au haut Moyen Âge. Ainsi, F. Baix, dans son ouvrage consacré à *L'Abbaye Royale et Benedictine (Des Origines à l'Avènement de S. Poppon, 1021)* affirme que les monastères furent fondés « au sein des Ardennes sauvages<sup>9</sup> ». Ils auraient été insérés dans « [...] une région boisée et inculte, dont Sigebert protège l'isolement par un décret interdisant l'entrée de la forêt sur une étendue considérable<sup>10</sup> ». Cette lecture s'appuie avant tout sur le témoignage de la charte de donation qui décrit l'environnement de l'abbaye comme une « vaste solitude dans laquelle se reproduisent les bêtes sauvages<sup>11</sup> ». Remacle aurait précisément choisi cette région reculée afin d'éviter que les moines ne soient détournés de leurs œuvres<sup>12</sup>.

Si le premier fondement de l'analyse de F. Baix est une approche des sources que l'on pourrait qualifier de positiviste, il faut également évoquer la présence diffuse du thème de la forêt impénétrable attaquée par les moines défricheurs<sup>13</sup>, comme écho du combat contre la barbarie dans lequel aurait été engagée l'Église mérovingienne. « Ce sont des forêts [...] où l'exploitation est à créer tout entière, au prix de laborieux défrichements, mais l'avenir est

---

*campagnes. Actes du colloque du C.I.H.E.C. (25-27 août 1994), t. 1, éd. J.P. MASSAUT et M.E. HENNEAU, Bruxelles-Rome, 1996, p. 47-70).*

7. M.G.H., *DD.*, Mer 80, p. 202-204.

8. M.G.H., *DD.*, Mer 108, p. 277-280.

9. F. BAIX, *Étude sur l'Abbaye et Principauté de Stavelot-Malmedy*, t. 1, Paris-Charleroi, 1924, p. 28.

10. *Ibid.*, p. 23.

11. *in foreste nostra nuncupante Arduinna in locis vaste solitudinis [...] in quibus caterva bestiarum germinat* (M.G.H., *DD.*, Mer 81, p. 206).

12. *ob cavenda pericula animarum inhabitantium et ad devitanda consortia mulierum* (*Ibid.*, p. 207).

13. « Ainsi s'animent peu à peu, sous le labeur continu des moines, les solitudes qui entouraient Stavelot et Malmédy. » (BAIX, *op. cit.*, p. 35).

riche d'espérances, et l'endroit est bien propre à solliciter les âmes éprises de solitude et de recueillement<sup>14</sup>.» L'effort de l'homme face à la nature épousait les lignes du conflit opposant les clercs – derniers représentants de la culture – à la sauvagerie ambiante. «Les débuts furent, sans aucun doute, très pénibles, à Stavelot et à Malmédy. Ici, comme ailleurs, en cette région inculte et écartée, peuplée seulement de gibier, les pieux anachorètes qui s'abstenaient de chair et peut-être aussi de poisson, n'avaient, pour soutenir leurs forces, que des écorces, des racines, des herbes de la clairière, des myrtilles et d'autres baies sauvages. On se mit courageusement à l'œuvre. L'immense forêt s'ouvrit à la lumière et à la vie, et le bruit de la cognée, retentissant à travers ses vastes silences, semblait porter d'une station à l'autre, de la Warche à l'Amblève, de Malmédy à Stavelot, le bruit rassurant du travail humain<sup>15</sup>.»

Une telle lecture repose sur une perception tranchée du binôme nature-culture dont P. Descola a montré récemment qu'il s'agit d'une originalité occidentale moderne<sup>16</sup>. On remarquera à cet égard l'influence de l'ouvrage *Les origines de la civilisation moderne* de G. Kurth sur le propos de F. Baix<sup>17</sup>. Un rapide survol des titres consignés dans la table de matière du premier tome suffit à percevoir à quel point cet historien belge et catholique a pu influencer F. Baix dans cette lecture.

«Comment l'Église échappe au danger d'être envahie par la barbarie [...] Comment elle procède à la conversion totale des barbares [...] Importance du rôle des monastères dans l'histoire de l'Église et de la civilisation. Ils sauvent la vie chrétienne [...] Ils sont des foyers de culture matérielle et intellectuelle [...] Travail latent et continu de l'esprit civilisateur au milieu de l'anarchie barbare [...]»<sup>18</sup>.

Sous la plume de G. Kurth, les communautés monastiques font triompher la civilisation face à la barbarie. Leur travail de défrichage dans une forêt sauvage et déshumanisée est l'un des aspects de cet effort. «Des pelotons entiers de moines, penchés toute la journée sur une terre ingrate, lui déchiraient les flancs et luttèrent contre sa stérilité. La cognée et la charrue, ces deux armes pacifiques de la civilisation, s'acharnaient sans relâche contre la résistance opiniâtre du sol et de la forêt<sup>19</sup>.»

\* \* \*

14. *Ibid.*, p. 25.

15. *Ibid.*, p. 29.

16. P. DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, Lonrai, 2005, p. 91-131. Cf. *infra*.

17. G. KURTH, *Les origines de la civilisation moderne*, t. 2, Bruxelles, 1912. Cité en n. dans l'ouvrage de BAIX, *op. cit.*, p. 29, n. 76.

18. KURTH, *op. cit.*, p. 302-303.

19. *Ibid.*, p. 151.

Le thème de la lutte entre barbarie et civilisation n'est plus exprimé chez les historiens d'après-guerre. Toutefois, on retrouvera l'idée que les communautés monastiques recherchaient des déserts végétaux et les rendaient accessibles à l'homme de leurs propres mains. Ainsi, l'appréciation du peuplement alto-médiéval de la région ardennaise que fait G. Hoyois dans son ouvrage publié en 1949 ne diverge guère des propos de F. Baix. « C'est vers 650 que sont créées, en même temps, Stavelot et Malmédy ; encore la sauvagerie du site excitait-elle l'effroi des contemporains, mais l'ampleur des dotations royales vint compenser à point la pauvreté de leur objet. [...] C'était en pleine forêt et les moines ne se frayèrent un espace pour y séjourner qu'à force de manier la cognée<sup>20</sup>. » L'Ardenne, selon G. Hoyois, aurait été peuplée de manière relativement importante à l'époque romaine. Les invasions barbares auraient « [...] provoqué un arrêt des défrichements et un retour au boisement naturel » et « là où elle est vraiment elle-même, comme dans le grand bloc forestier qui s'étend au sud-est de Liège, l'Ardenne [aurait] d'ailleurs [gardé] l'aspect des époques primitives. Ce sont toujours de vastes solitudes peuplées de bêtes sauvages<sup>21</sup> ». Tout comme G. Kurth, G. Hoyois prend soin de souligner la présence des nombreuses *villae* royales qui participèrent – sous les Carolingiens surtout – au défrichement et au peuplement de l'Ardenne<sup>22</sup>.

Jusqu'à la fin des années quatre-vingt, les communautés monastiques furent encore créditées d'une participation active au recul du *saltus*<sup>23</sup>, dans un monde où la nature dépassait l'homme. Ainsi, peut-on lire sous la plume de F. Cardot que « [...] le monastère transforme profondément le paysage autour de lui [...]. Le monastère mérovingien, après s'être niché au désert, y introduit en effet des modifications telles qu'il l'intègre au monde quotidien. Les frères commencent par déboiser [...]. Suivent le défrichement et la mise en culture des champs qui gagnent sur le *saltus* au fur et à mesure que le nombre de moines et les besoins augmentent. [...] l'abbaye passe donc à la mise en valeur agricole et technique des alentours immédiats, et finit par faire œuvre publique en aménageant accès et routes qui, de fait, la mettront en communication avec le monde<sup>24</sup> ».

20. G. HOYOIS, *L'Ardenne et l'Ardennais. L'évolution économique et sociale d'une région*, t. 1, Gembloux, 1949, p. 76.

21. *Ibid.*, p. 78. Nous soulignons.

22. *Ibid.*, p. 79-81.

23. Ainsi, F. Prinz présente Stavelot et Malmédy comme des « Rodungsklöster » d'influence irlandaise-franque (F. PRINZ, *Frühes Mönchtum im Frankenreich. Kultur und Gesellschaft in Gallien, den Rheinlanden und Bayern am Beispiel der monastischen Entwicklung (4. bis 8. Jahrhundert)*, Munich-Vienne, 1965, p. 537).

24. F. CARDOT, *L'espace et le pouvoir. Étude sur l'Austrasie mérovingienne*, Paris, 1987, p. 217. Voir également l'article consacré par C. Willems-Lagamme au peuplement de la Haute Ardenne : « dans cette mise en valeur de la forêt, le rôle des moines a certes

Un apport décisif fut l'article que R. Noël rédigea pour le recueil de mélanges dédié à G. Despy<sup>25</sup>. Prenant pour propos l'environnement végétal de l'abbaye de Stavelot-Malmedy, l'auteur soumit les sources écrites à l'analyse informatique – ce qui permit de préciser leur datation – et eut recours aux sources matérielles – analyses palynologiques pour l'essentiel – afin de confronter ces données aux écrits. À l'issue de cette étude attentive, quelques conclusions s'imposent : « L'Ardenne, c'est la forêt et les friches, répètent les diplômes du VII<sup>e</sup> siècle. Ils n'inventent pas : dans les courbes de pollens du moment, les arbres, les buissons, la bruyère et la fougère sont représentés en force<sup>26</sup> ». Toutefois, il s'agit de rester prudent sur les implications de ce constat pour l'histoire du peuplement. Il existe des indices de présence humaine comme une voie mérovingienne passant à proximité de Malmedy<sup>27</sup>. « Un leurre, l'isolement des moines à la fin du VII<sup>e</sup> siècle ? Pas encore. La route passe à des kilomètres des établissements qu'ils viennent de construire, et elle prend bien peu sur les bois, les pâtis, les marais et les fanges qui cernent ou bornent leur domaine. On se met à cultiver dans les parages ? Oui, mais de loin en loin, et juste quelques trouées dans la forêt ou des morceaux de lande brûlée. En 700, l'Ardenne des hauts plateaux se retranche toujours sur des secrets têtus<sup>28</sup>. »

\* \* \*

La même année que l'article de R. Noël parut une communication de C. Wickham, consacrée aux forêts du haut Moyen Âge et présentée aux *Settimane di studio* de Spolète en 1989<sup>29</sup>. L'historien anglais se basait notam-

---

été primordial » (C. WILLEMS-LAGAMME, *Origine de quelques centres religieux de la Haute-Ardenne aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles (Région de Lierneux, Malmedy, Stavelot et Vielsalm), Glain et Salm. Haute Ardenne*, t. 13, 1980, p. 31-32).

25. NOËL, *op. cit.*, p. 563-597. Voir également ID., *Deux grandes forêts du nord de la Gaule franque : la Silva Arduenna et la Carbonaria, Clovis histoire et mémoire. Clovis et son temps, l'événement*, t. 2, *Le baptême de Clovis, l'événement*, sous la dir. de M. ROUCHE, Paris, 1997, p. 631-669.

26. ID., *Moines et nature*, p. 577.

27. On peine actuellement à dater la période de construction de cette voie (Bas Empire, époque mérovingienne ?) dont on se demande par ailleurs s'il s'agit bien de la *via Mansuerisca*. Toutefois, il semble clair qu'elle était en usage au VII<sup>e</sup> siècle. M. STREEL, V. RENSON, F. DE VLEESCHOUWER, *Palynological and geochemical data in peat sediments at the side of an old (Romain to/or Merovingian) paved road in the Hautes-Fagnes, Carnets de Géologie*, t. 1, 2007, p. 53-58 et M. STREEL, V. RENSON, N. FAGEL, S. NEKRASSOFF, F. DE VLEESCHOUWER, *La route pavée au travers des tourbières de la Fagne des Wez (Via mansuerisca ?) est-elle romaine ou mérovingienne ? La vérité est-elle... à mi-chemin ?*, *Hautes Fagnes*, t. 3, 2005, p. 20-25.

28. NOËL, *op. cit.*, p. 591-593.

29. C. WICKHAM, *European Forest in the Early Middle Ages : Landscape and Land Clearance, L'Ambiente vegetale nell'alto medioevo*, t. 2, Spolète, 1990, p. 479-545.

ment sur l'étude de H. Müller-Kehlen, qui avait formulé en 1973 de sérieux doutes quant à l'absence de toute activité humaine en Haute Ardenne avant le milieu du VII<sup>e</sup> siècle<sup>30</sup>. Analysant le diplôme consignant la réduction de l'espace concédé à saint Remacle en 670, plusieurs auteurs avaient proposé que cette démarche fût liée à des contacts répétés entre les moines et des paysans voisins des monastères. D'autres n'y voyaient qu'une formule cachant la « rapacité » du souverain<sup>31</sup>. H. Müller-Kehlen, quant à elle, affirma sans hésitations que ce document prouvait que l'environnement aux alentours de l'abbaye était exploité ou du moins parcouru avant l'époque de fondation<sup>32</sup>. L'historienne allemande ne fut pas seule à avancer des arguments de ce type durant les années 1970. H.P. Wehlt et M. van Rey ont ainsi défendu l'idée qu'une voie romaine passait à proximité immédiate de Stavelot-Malmedy et que l'isolement des moines était avant tout un *topos* littéraire<sup>33</sup>.

C. Wickham, s'appuyant sur les réflexions de H. Müller-Kehlen, développa une approche théorique de l'économie forestière du haut Moyen Âge.

30. H. MÜLLER-KEHLEN, *Die Ardennen im Frühmittelalter. Untersuchungen zum Königsgut in einem karolingischen Kernland*, Göttingen, 1973, p. 43.

31. À ce sujet, voir l'ouvrage de F. Baix, qui énumère différents avis contradictoires, souligne l'aspect problématique du témoignage de ce document mais n'approfondit pas vraiment la question, ne se sentant pas suffisamment informé pour pouvoir trancher (BAIX, *op. cit.*, p. 35, n. 124).

32. « Aus dem Diplom von 670 lässt sich ersehen, dass das Gebiet um die Klöster herum keineswegs gänzlich unbesiedelt gewesen sein kann, wie es nach der Urkunde von 648 scheinen könnte und was daraufhin auch mehrere Autoren angenommen haben. Selbst wenn man berücksichtigt, dass in der Zeit von 648 bis 670 eine Kolonisationsphase eingesetzt haben wird, so darf doch von einem Zeitraum von etwa 20 Jahren nicht zu viel an Urbarmachung, Rodung und Besiedlung erwartet werden. » (MÜLLER-KEHLEN, *op. cit.*, p. 43). À nos yeux, l'interprétation la plus satisfaisante de ce document a été formulée quelques années plus tard par M. van Rey et M. Werner. Selon ces auteurs, la mesure de Childeric visait d'abord à restaurer l'autorité des Mérovingiens dans les régions liégeoise et ardennaise après la chute de Grimoald, puisque l'étendue concédée à saint Remacle avait été prélevée sur des *villae* du fisc par le Pippinide (M. VAN REY, *Die Lütticher Gaue Condroz und Ardennen im Frühmittelalter. Untersuchungen zur Pfarrorganisation*, Bonn, 1977, p. 228-232 et M. WERNER, *Der Lütticher Raum in frühkarolingischer Zeit. Untersuchungen zu einer karolingischen Stammlandschaft*, Göttingen, 1980, p. 359). Cette interprétation déforce l'argumentation de H. Müller-Kehlen sans toutefois lui ôter toute sa pertinence. En effet, d'une part, on ne voit guère pour quelles raisons Childeric se serait empressé de retirer à la communauté des espaces abandonnés et improductifs. D'autre part, il y a fort à penser que la justification de l'acte par l'évocation des contacts répétés entre les moines et la population avoisinante devait sembler vraisemblable à ceux qui la formulèrent.

33. H.P. WEHLT, *Reichsabtei und König. Dargestellt am Beispiel der Abtei Lorsch mit Ausblicken auf Hersfeld, Stablo und Fulda*, Göttingen, 1970, p. 199 et VAN REY, *op. cit.*, p. 226-227.

Insistant sur les effets de l'« usage » des espaces forestiers, il souligna que très peu de massifs boisés devaient encore être vierges de toute occupation humaine au VII<sup>e</sup> siècle. La glandée, la chasse, le prélèvement de bois, de baies, de charbon, de miel,... étaient des activités économiques essentielles qui nécessitaient la présence de forêts. Conserver et exploiter un espace sylvestre pouvait s'avérer particulièrement rentable – bien plus que de le mettre en culture. De ce fait, les binômes champ / forêt, culture / nature, rentabilité / absence de profit ne se superposent nullement. L'idée que l'essor économique et la présence humaine sont liés à des espaces ouverts et à l'unique expansion de la céréaliculture est une vision abusivement simplificatrice. « The history of *défrichement* is, as it has normally been written, teleological; it assumes that productive advance is simply associated with cereal crops. What is needed is a history of woodland use, in the context of an understanding of wider economic patterns<sup>34</sup>. »

Pour C. Wickham, cette réalité économique doit être prise en compte pour aborder les sources évoquant la forêt médiévale. Il en va de même des aspects juridiques : des termes tels que *foresta* ne désignent certainement pas une « forêt » au sens ou l'entendent nos contemporains. Il pouvait également s'agir d'une lande, voire d'un champ : la *foresta* était un espace sur lequel les droits de chasse étaient exclusivement réservés au roi ou à un aristocrate. Les terres contenues dans une *foresta* n'appartenaient d'ailleurs pas nécessairement à celui qui jouissait du droit de chasse. Il faut donc se garder d'utiliser ce mot comme témoin en histoire du paysage ou en histoire économique et intégrer tous les termes de ce type dans un contexte économique et social plus large.

Ayant posé ces bases d'ordre théorique, C. Wickham revint sur le dossier de la forêt ardennaise. Premier constat, si les Ardennes sont une terre pauvre, il faut leur reconnaître une centralité politique importante<sup>35</sup>. De nombreuses terres fiscales se trouvaient en Ardenne. Près de 25 *villae* royales y étaient installées à l'époque carolingienne. Certes, la végétation dominait l'espace, mais il est peu probable que les occupants de ce maillage de *villae* et de *curtes* aient laissé l'environnement alentour inexploité : « Th[e] contrast between *silva* and settlement, as usual, must not be taken as one between clear opposites. The two can directly co-exist, in slash and burn systems of cultivation, such as are documented in the Ardennes until the eighteenth century<sup>36</sup>. » Par ailleurs, les dispositions du diplôme de fondation des deux monastères et l'existence de nombreuses *foresta* le prouvent, laisser « vierges » – du peuplement ou de la chasse – certains espaces exigeait des mesures de mise en défens. « The Stavelot-Malmedy diploma gave to the monasteries the twelve

34. WICKHAM, *op. cit.*, p. 541.

35. *Ibid.*, p. 509.

36. *Ibid.*, p. 511.

miles of land around them, and forbade anyone to *irrupere* [clear land] *aut mansiones aut domos aedificare* except the monks – incidentally indicating, it seems reasonable to conclude, that in other forests people could clear land and build houses, presumably as long as kings kept their eminent rights there.»<sup>37</sup> Si certaines zones particulièrement répulsives (on pensera par exemple aux tourbières des Hautes-Fagnes<sup>38</sup>) n’attiraient pas nécessairement l’homme, elles avoisinaient des centres de pouvoir, des espaces boisés exploités de manière adaptative<sup>39</sup> et des territoires « protégés » afin d’assurer les activités cynégétiques royales ou la tranquillité monastique. Ainsi que le suggérait H. Müller-Kehlen, les documents – somme toute assez nombreux – qui évoquent des conflits d’usage dès l’époque mérovingienne montrent que peu d’espaces véritablement déshumanisés devaient encore exister. Si cette lecture n’exclut pas fondamentalement l’existence de petites zones délaissées par l’activité économique, elle contredit assez nettement l’idée romantique d’un « bloc » de forêt à peine entamé par l’homme.

\* \* \*

Cette nouvelle lecture de la fondation monastique de Stavelot-Malmedy a été diffusée progressivement et d’autres auteurs ont alimenté le dossier<sup>40</sup>.

37. *Ibid.*, p. 513.

38. On notera que cet espace était traversé par la *via Mansuerisca*. Ceci ne signifie pas nécessairement que l’homme eut prise sur l’environnement alentour, mais indique clairement que cette zone était au moins parcourue. Cf. *supra*.

39. Nous entendons par là des techniques de prélèvement qui n’entraînent pas de transformation significative du paysage à l’opposée des modes d’exploitation dits « transformatifs ».

40. T. ZOTZ, *Beobachtungen zu Königtum und Forst im früheren Mittelalter, Jagd und höfische Kultur im Mittelalter*, sous la dir. de W. RÖSENER, Göttingen, 1997, p. 95-99 et 102-105. GEORGE, *Saint Remacle de Malmedy*, p. 25 évoque les travaux du géologue A. OZER. Ce dernier a souligné que les monastères sont installés dans une dépression calcaire particulièrement favorable à l’agriculture (voir A. OZER, *Pourquoi Remacle à Stavelot-Malmedy? Explication géologique*, *Publications de la Section historique de l’Institut grand-ducal luxembourgeois*, t. 117, 2000, p. 339-340 et *Id.*, *Microrelief et dessin parcellaire. Rideaux et « Ackerberge » dans la région de Stavelot*, *Bulletin de la Société géographique de Liège*, t. 5, 1969, p. 111-120). P. George attire également l’attention sur les travaux d’A. Dudant, qui tente de démontrer l’existence d’un parcellaire romain en Haute Ardenne et sa persistance au haut Moyen Âge (voir A. DUDANT, *Archéologie du paysage: le cadastre antique de Limerlé (Gouvvy) et les limites du domaine de Belsonancum*, *Segnia*, t. 23, 1998, p. 162-175; *Id.*, *Archéologie du paysage: la Curtis Charencho. Étude d’un domaine du Haut Moyen Âge*, *Segnia*, t. 24, 1999, p. 154-167; *Id.*, *Archéologie du paysage: existence et datation d’un cadastre d’époque romaine en Haute Ardenne*, *Via. Vie archéologique. Bulletin de la Fédération des Archéologues de Wallonie a.s.b.l.*, t. 51, 1999, p. 87-104; *Id.*, *Relecture des chartes de fondation des abbayes de Stavelot-Malmedy (648 et 670)*, *Actes du LIII<sup>e</sup> Congrès de la Fédération des*

L'hypothèse d'un vaste désert végétal semble désormais ne plus trouver de défenseur. Trois ouvrages de synthèse, consacrés à l'économie et à la société franque par R. Le Jan, A. Verhulst et J.P. Devroey, permettent d'observer l'aboutissement de ce radical changement de perspective<sup>41</sup>.

Prenant appui sur les études de C. Wickham, R. Le Jan souligne qu'au haut Moyen Âge, « il n'y a pas d'espaces sauvages où l'action de l'homme ne se serait pas fait sentir, mais une gestion plus ou moins intensive de l'espace forestier, en fonction de facteurs aussi divers que les conditions politiques et économiques, la nature des sols, les besoins en pâturages et en terres arables, la pression démographique ». Dans cet environnement composé d'une « série de milieux écologiques, tous anthropisés à des degrés divers, selon des modalités différentes », l'Ardenne, fort boisée et peu fertile, est un « exemple d'anthropisation forestière » marqué particulièrement par la présence pippinide. Cette analyse rejoint le propos d'A. Verhulst : « this was the heartland of the Carolingians, a vast royal domain with Roman roads between Cologne, Trier and Reims across it and not unpopulated ». J.P. Devroey, quant à lui, revient sur la contribution de R. Noël et l'intègre aux thèses de C. Wickham. Certes, la forêt s'épanouissait en Haute Ardenne. Toutefois, suffisamment d'indices permettent d'affirmer qu'il s'agissait d'un « domaine en pleine nature, mais déjà familier à l'homme ».

---

*Cercles d'Archéologie et d'Histoire de Belgique. Mons (24-27 août 2000). Actes II, Mons, 2002, p. 75-92). Nous ne pouvons discuter ici l'ensemble de ces travaux. Sans vouloir rejeter en bloc les conclusions de l'auteur et pour nous en tenir à l'époque qui nous concerne dans le présent article, nous émettons toutefois quelques réserves. En effet, ainsi que l'a démontré É. Renard, on ne peut considérer les *villae* attestées dans les documents du haut Moyen Âge comme des grands domaines d'un seul tenant (É. RENARD, Le domaine de Stavelot à Glain (Bovigny) au X<sup>e</sup> siècle : une charte privée datée de 915 a-t-elle été interpolée?, *Bulletin de la Société d'Art et d'Histoire du Diocèse de Liège*, t. 65, 2001, p. 148). L'analyse approfondie des documents du cartulaire de Stavelot-Malmedy permet d'observer que les limitations sont effectuées en ayant recours à des repères naturels et à des propriétés voisines (*Ibid.*, p. 143-145). Les rares « territoires » et « parcelles » que l'on parvient ainsi à reconstituer à partir des textes correspondent finalement assez peu aux formes régulières qu'évoque A. Dudant (*Ibid.*, p. 152). Enfin, l'auteur pratique un « écrasement chronologique » de plusieurs siècles dans des domaines de l'histoire où la continuité demande à être démontrée : histoire du parcellaire (voir E. PEYTREMANN, *Archéologie de l'habitat rural dans le nord de la France du IV<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle*, t. 2, Paris, 2003, p. 333 et 357) ou du vocabulaire rural et juridique (voir respectivement au sujet des mots *villa* et *mansus* : RENARD, *op. cit.*, p. 148 et J.P. DEVROEY, *Puissants et misérables. Système social et monde paysan dans l'Europe des Francs (VI<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles)*, Bruxelles, 2006, p. 421-424).*

41. R. LE JAN, *La société du haut Moyen Âge VI<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 2003, p. 86-87 ; A. VERHULST, *The Carolingian Economy*, Cambridge, 2002, p. 12 ; DEVROEY, *Économie rurale*, p. 37.

## 2. Une problématique: entre pratiques et représentations de l'environnement

Ce parcours historiographique permet d'observer une rupture significative dont les premiers éléments se mettent en place autour de 1960 environ et qui aboutit avec l'article de C. Wickham. L'approche positiviste et romantique qui avait prévalu jusque là et qui était d'abord liée à l'histoire religieuse, fut remise en question par des lectures davantage intéressées à l'économie, au peuplement et aux paysages<sup>42</sup>. Ce changement de perspective entraîne l'apparition d'un nouveau champ d'investigation pour l'historien. En effet, si la critique souligne que les discours sur l'environnement ne sont pas réalistes, il faut s'interroger sur leur statut. «[...] The concept of solitudo and the whole topos of isolation in hagiographies is a spiritual, not an economic one: Who cannot read off the history of settlement from such terminology<sup>43</sup>.»

Comment aborder le discours sur l'environnement lorsqu'on le ravale au rang de *topos* littéraire? La problématique n'est pas entièrement neuve. Ainsi, J. Le Goff signait en 1980 un article consacré au désert-forêt<sup>44</sup>. Son analyse permet de suivre la genèse du thème de la retraite dans le désert. Remontant aux origines du christianisme, inlassablement repris, multiplié et enjolivé par les écrits hagiographiques, ce concept va s'imposer en Occident<sup>45</sup>. Toutefois, «dans ce monde tempéré sans grandes étendues arides, le désert – c'est-à-dire la solitude – sera une tout autre nature, le contraire presque du désert, du point de vue de la géographie physique. Ce sera la forêt<sup>46</sup>». J. Le Goff souligne le «double visage» de la forêt, «à la fois repoussante et désirable<sup>47</sup>». Les brigands, les bêtes sauvages, les monstres inspirent la crainte, mais *a contrario*, les richesses qu'offre la forêt attirent. Cette ambiguïté implique que «[...] ni la forêt ni le désert ne sont des sauvageries intégrales, ni des solitudes absolues. Ils sont les lieux de l'extrême marge où l'homme

42. Cette évolution historiographique a notamment été diagnostiquée par O. Büchschütz: «L'idée de progrès continu, et de hiérarchie entre les cultures, barbares ou civilisées, disparaît. L'homme est analysé dans son milieu, c'est le dialogue avec la nature et les stratégies de subsistance qui fondent la plupart des recherches.» O. BÜCHSCHÜTZ, *Nature, pouvoir et constructions idéologiques dans l'Europe des origines, Umwelt und Herrschaft in der Geschichte*, sous la dir. de F. DUCEPPE-LAMARRE, J.I. ENGELS, Munich, 2008, p. 20.

43. WICKHAM, *op. cit.*, p. 483-484.

44. D'abord publié dans *Traverses*, t. 19, 1980, p. 22-33. Nous renverrons à l'édition la plus récente: J. LE GOFF, Le désert-forêt dans l'Occident médiéval, *Un autre Moyen Âge*, Manchecourt, 1999, p. 495-510.

45. Voir également sur ce point les très belles pages de CARDOT, *op. cit.*, p. 228-232.

46. LE GOFF, *op. cit.*, p. 500.

47. *Ibid.*, p. 502.

peut s'aventurer et y rencontrer d'autres hommes, à la limite ces hommes sauvages qu'il prend d'abord pour des bêtes et lui affirment, comme le vilain fait à Yvain, qu'ils "sont des hommes"<sup>48</sup>. L'histoire « des mentalités » tente ici de rechercher les origines et les manifestations d'un *topos* littéraire ainsi que d'observer la structuration du symbolisme du désert-forêt dans les discours médiévaux<sup>49</sup>. Dans une perspective un peu différente, l'ouvrage que M.É. Brunert a consacré à l'idéal de la *Wüstenaskese* éclaire, sur base d'une vaste enquête, l'apparition et la diffusion de ce thème dans la littérature chrétienne<sup>50</sup>. Les conclusions de l'auteur quant à l'emploi des termes *solitudo* et *eremus* sont sans appel: « [...] beide Termini [sind] in siedlungsgeographischer Hinsicht so unscharf und vieldeutig, dass sie keine Schlüsse auf das konkrete Aussehen einer Gegend zulassen und für Historiker und Archäologen, die sich ausschliesslich für diese Frage interessieren, nahezu bedeutungs- und damit wertlos sind<sup>51</sup> ».

Les sources que nous évoquons dans cet article seraient-elles donc définitivement perdues pour l'historien du paysage et de l'économie? Les évolutions récentes de l'historiographie amènent heureusement à répondre à cette question par la négative. Depuis quelques années, un courant particulièrement dynamique amène en effet les médiévistes à repenser fondamentalement l'articulation des *discours* et des *pratiques* de l'espace et de l'environnement<sup>52</sup>. P. Vidal-Naquet et J. Le Goff soulignaient déjà que « les détails concrets du mythe varie[nt] en fonction tant de l'écologie que des habitudes sociales des peuples traversés [...] »<sup>53</sup>. En faisant appel au concept de représentation, on cherchera à introduire dans l'analyse – à côté des questions de contexte culturel et de structuration des discours, qui, on le verra par la suite, gardent toute leur importance – la question de la place de l'environnement « réel » et du rapport qu'il entretient avec la société humaine. Deux travaux récents sont représentatifs de cette démarche.

Dans sa thèse de doctorat soutenue à l'Université du Minnesota, E.F. Arnold montre la place que l'environnement occupe dans la formation de l'identité des communautés monastiques de Stavelot et Malmedy<sup>54</sup>.

48. *Ibid.*, p. 506.

49. Voir à ce propos J. LE GOFF, P. VIDAL-NAQUET, Lévi-Strauss en Brocéliande, *Un autre Moyen Âge*, p. 581-614.

50. M.É. BRUNERT, *Das Ideal der Wüstenaskese und seine Rezeption in Gallien bis zum Ende des 6. Jahrhunderts*, Münster, 1994.

51. *Ibid.*, p. 417.

52. À ce sujet, voir notamment l'avant-propos, par R. LE JAN, aux actes du colloque *Construction de l'espace au Moyen Âge : pratiques et représentations*, Paris, 2007, p. 9-10.

53. LE GOFF, VIDAL-NAQUET, *op. cit.*, p. 590.

54. E.F. ARNOLD, *Environment and the Shaping of Monastic Identity: Stavelot-Malmedy and the Medieval Ardennes*, Thèse de doctorat inédite, Université du Minnesota, 2006.

Reprenant et amplifiant les travaux de R. Noël et C. Wickham en ce qui concerne l'environnement matériel, elle souligne que le choix des milieux naturels formant le cadre des récits hagiographiques produits par les moines n'est jamais innocent. La « nature » est utilisée afin de renforcer le discours, qu'il s'agisse de décrire le projet monastique, de raffermir l'identité de la communauté ou, au contraire, de mener les conflits internes opposant les moines de Stavelot et de Malmedy. Si l'environnement « réel » n'est pas décrit en tant que tel dans les sources écrites, on peut néanmoins observer que les moines en retiennent parfois certains traits caractéristiques, créant ainsi une image complexe d'eux-mêmes, inspirée du monde qui les entoure et des traditions littéraires, notamment hagiographiques.

Une autre approche est celle de F. Guizard-Duchamp. Il a présenté dans la cinquième partie de son ouvrage récent un « essai d'archéologie du désert » où il consacre quelques pages aux fondations de Remacle<sup>55</sup>. Prenant acte du fait que « l'image de l'ermite caché dans les solitudes d'une forêt profonde et hostile résulte d'une *tradio* littéraire qui a fini par occulter les réalités de l'ascétisme chrétien », il entreprend de « dépasser le plan des idées, de la spiritualité chrétienne, pour cerner dans les sources hagiographiques les *realia* des conditions de vie des solitaires du haut Moyen Âge<sup>56</sup> ». Il développe ainsi une analyse du choix des sites, de leur occupation et du réseau social entourant les anachorètes, soulignant que, si la perception que les saints avaient de leur environnement nous échappe, « le choix de la solitude chez les moines est très relatif<sup>57</sup> ».

Nous voudrions inscrire notre étude dans la lignée ouverte par ces deux auteurs en proposant une clef de lecture supplémentaire. Les approches que nous suggérons sont d'abord liées à des questions socio-économiques. En considérant que parfois les discours sur l'environnement ne sont pas uniquement des *topoi* littéraires appartenant au champ des « mentalités » ou

---

55. GUIZARD-DUCHAMP, *op. cit.*, p. 191-238. La partie consacrée à Stavelot-Malmedy (*Ibid.*, p. 215-218) est principalement inspirée des travaux de R. Noël et P. George cités *supra*. F. Guizard-Duchamp se montre moins affirmatif que les auteurs évoqués précédemment quant à la question de l'isolement des moines. S'il cite l'hypothèse d'A. Ozer qui voudrait que « l'homme occupait ce secteur bien avant l'arrivée de Remacle » (*Ibid.*, p. 216), il affirme plus loin que « les moines de Stavelot-Malmedy [...] sont bel et bien isolés » (*Ibid.*, p. 218). On remarquera que l'argument qu'il avance ici est ambigu. Il reprend en effet une affirmation de R. Noël soulignant que la *via Mansuerisca* passait à quelques kilomètres des monastères. Ceci est exact mais n'implique évidemment pas qu'aucune autre voie ne pouvait les desservir ainsi que l'ont suggéré H.P. Wehlt et M. van Rey (cf. n. 33).

56. *Ibid.*, p. 191.

57. *Ibid.*, p. 237.

du « symbolique » et n'ayant aucune prise sur le réel<sup>58</sup>, on s'oblige à questionner également le domaine économique et la question de l'utilisation de l'environnement.

Afin d'illustrer et d'expliciter cette réflexion théorique, nous nous permettrons un détour par l'anthropologie et l'analyse que M. Godelier a faite de l'appropriation matérielle et idéelle de l'environnement chez les Pygmées Mbuti et les Bantou<sup>59</sup>. Ces deux groupes, qui entretiennent des contacts entre eux, partagent un même milieu : la forêt équatoriale africaine du Congo. Toutefois, les Mbuti sont des chasseurs-collecteurs, alors que les Bantou sont des agriculteurs sur brûlis. On constate que leurs perceptions du milieu sont profondément influencées par cette réalité économique.

« Pour les Pygmées, la forêt représente une réalité amicale, hospitalière, bienveillante. [...] Ils opposent la forêt aux espaces défrichés par les Bantou, qui leur apparaissent comme un monde hostile où la chaleur est écrasante, l'eau polluée et meurtrière, les maladies nombreuses. Pour les Bantou au contraire, c'est la forêt qui est une réalité hostile, inhospitalière et meurtrière au sein de laquelle ils ne s'aventurent que rarement et toujours à grand risque. [...] Cette opposition correspond avant tout à deux modes d'usage de la forêt fondés sur des systèmes techniques et économiques différents. Pour les Pygmées, chasseurs-collecteurs, la forêt n'a pas de secret. Ils s'y orientent aisément et rapidement. [...] À l'opposé, pour les agriculteurs bantou, la forêt est un obstacle qu'il faut abattre à la hache pour cultiver manioc et maïs<sup>60</sup>. »

Et M. Godelier de conclure :

« Cet exemple nous permet de montrer que la perception sociale d'un environnement n'est pas faite seulement de représentations plus ou moins exactes des contraintes de fonctionnement des systèmes techno-économiques, mais également de jugements de valeur (positifs, négatifs ou neutres) et de croyances fantasmatiques<sup>61</sup>. »

Une histoire des discours sur l'environnement exige donc que l'on s'interroge autant sur le milieu « réel » et sur l'économie que sur les mentalités. Cette approche a été pratiquée particulièrement par l'historiographie italienne des

58. F. Guizard-Duchamp a bien souligné les difficultés rencontrées pour lier l'histoire « des mentalités » ou « des idées » aux représentations du réel dans une histoire de la nature. Voir ses réflexions et l'abondante bibliographie proposée dans GUIZARD-DUCHAMP, *op. cit.*, p. 191-193 ainsi que F. GUIZARD, *L'homme et la nature au haut Moyen Âge : une première approche*, *Cahiers d'Histoire*, t. 39, 1994, p. 17.

59. M. GODELIER, *L'idéal et le matériel. Pensées, économies, sociétés*, Paris, 1984, p. 51-57.

60. *Ibid.*, p. 52-53.

61. *Ibid.*, p. 53-54.

trente dernières années<sup>62</sup>. Intégrant études paléoenvironnementales, analyses économiques et prise en compte des systèmes de valeurs, des auteurs tels que M. Montanari ou V. Fumagalli sont parvenus à donner une image positive du retour en force de la nature survenu au début du haut Moyen Âge. Les économies du *cultus* et de l'*incultus*, que le système de valeurs romain opposait nettement en rejetant l'inculte, furent combinées en un nouvel équilibre, ce qui entraîna également une révision des systèmes de valeurs<sup>63</sup>.

\* \* \*

Intégrer l'environnement matériel et l'économie dans les facteurs d'analyse des représentations implique *in fine* la prise en compte de la question du pouvoir et donc, du système social dans son ensemble. M. Godelier avait déjà insisté sur ce point : « au cœur des rapports matériels de l'homme à la nature, apparaît une part idéelle où s'exercent et se mêlent trois fonctions de la pensée : représenter, organiser et légitimer les rapports des hommes entre eux et avec la nature<sup>64</sup> ».

L'étude qu'A. Guerreau-Jalabert a consacrée à l'essart dans les romans arthuriens du XII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle permet de montrer à quel point les questions de pouvoir et de domination sociale peuvent influencer les représentations de l'environnement<sup>65</sup>. Le propos d'A. Guerreau-Jalabert était d'évaluer l'« utilisation » que pouvaient faire les auteurs médiévaux de l'essart, ce paysage intermédiaire entre nature et culture. Premier constat, on ne parle guère d'essarts ; la forêt et, à l'opposé, le château avec ses jardins, prés et vergers sont le cadre essentiel dans lequel s'inscrivent les exploits chevaleresques<sup>66</sup>. La vie rurale n'est pas représentée : point de paysans, pas de champs. L'espace est humain et aristocratique (le château et ses annexes) ou sauvage et désert (la forêt et les landes)<sup>67</sup>. Des paysans ou des ermites apparaissent bien dans la forêt, mais leur présence n'est qu'une confirmation de l'aspect

62. Voir DEVROEY, *op. cit.*, p. 26-27.

63. MONTANARI, *op. cit.*, p. 13-58 et V. FUMAGALLI, *Paysages de la peur. L'homme et la nature au Moyen Âge*, Bruxelles, 2009, p. 61 et 245-258.

64. GODELIER, *op. cit.*, p. 21. Un récent atelier de l'Institut historique allemand de Paris a été consacré à cette question : « [...] les problèmes environnementaux et leurs solutions sont souvent à la base d'une élaboration ou d'une extension du pouvoir – la domination de l'environnement étant l'occasion pour ainsi dire de redéfinir les relations sociales. » (F. DUCEPPE-LAMARRE, J.I. ENGELS, Introduction, *Umwelt und Herrschaft*, p. 7).

65. A. GUERREAU-JALABERT, L'essart comme figure de la subversion de l'ordre spatial dans les romans arthuriens, *Campagnes médiévales : l'homme et son espace. Études offertes à Robert Fossier*, éd. É. MORNET, Paris, 1995, p. 59-72.

66. *Ibid.*, p. 59.

67. *Ibid.*, p. 66-68.

sauvage des lieux. Second point, lorsqu'on évoque l'essart, il s'agit d'un espace caractérisé négativement. Il est « *néfaste et dangereux*<sup>68</sup> ».

Ces constatations renvoient l'auteur à un décalage entre la vie économique, les paysages « réels » et leurs représentations<sup>69</sup>. Afin d'expliquer cette incohérence, A. Guerreau-Jalabert propose de tenir compte des rapports de production et plus précisément de la question des droits d'usage dans les incultes. Les médiévistes ont établi depuis longtemps que les espaces « sauvages » sont, au Moyen Âge, un enjeu social majeur. Les classes dominantes – aristocratie et Église – cherchent à maintenir des zones libres de certaines formes d'anthropisation (les *foresta*, notamment), mais l'économie sylvo-pastorale pratiquée par les paysans fait pénétrer l'homme au cœur des forêts les plus rebutantes. Ainsi que nous l'avons vu, ces circonstances menèrent les puissants à user de leur autorité afin de se réserver des espaces sauvages. Pour A. Guerreau-Jalabert, ces rapports de production et de domination sociale sont à l'origine du discours ambigu sur la nature dans la littérature médiévale et de l'escamotage des paysages intermédiaires comme l'essart<sup>70</sup>.

« [...] les dominants n'étaient probablement pas indifférents à une possible augmentation des prélèvements liée à une augmentation des surfaces cultivées ; mais ils n'étaient sûrement pas disposés à sacrifier pour cela leurs terrains de chasse, activité dont il faut souligner qu'elle n'avait

68. *Ibid.*, p. 65.

69. Ainsi que l'a remarqué J.P. Devroey, ces contradictions peuvent également être relevées dans la littérature même : « La sylve apparaît dans la littérature médiévale comme un monde ambivalent, tantôt sous les traits d'un univers humanisé, aimable et familier, qui exprime les valeurs positives du monde végétal, tantôt sous ceux de la forêt profonde, (celle du Nieblungenlied) sauvage et animale. » L'explication que l'auteur propose rejoint celle d'A. Guerreau-Jalabert (cf. *infra*) : « Ce double schéma évoque sans doute l'opposition des systèmes de valeurs et des modes d'utilisation du saltus, des paysans qui fréquentent la sylve pour y trouver la nourriture et y couper du bois, et des élites qui y trouvent un terrain privilégié d'aventures. Le guerrier y pénètre pour s'ensauvager et assimiler les vertus des bêtes sauvages, et le saint, pour éprouver sa foi. » (DEVROEY, *op. cit.*, p. 85).

70. Voir également J. GYÖRY, Le cosmos un songe, *Annales scientiarum Budapestinensis de Rolando Eötvös nominatae. Sectio philologica*, t. 4, 1963, p. 87-110. L'auteur souligne l'impact des défrichements et des contradictions qu'ils impliquent dans la littérature : « cette étrange forêt d'Yvain doit son ambiguïté un peu à l'ambiguïté du défrichement. Le mouvement de défrichement [...] apportait une amélioration du bien-être, mais, comme toute révolution économique, au prix de douloureux sacrifices. Nulle part dans la littérature on ne rencontre autant de châtelains résistants et autant de propriétés menacées comme on en trouve dans Yvain. [...] Les désorientations et les recherches de la direction à suivre sont tout particulièrement soulignées, mais aussi la facilité de trouver le chemin qui convient. C'est une forêt à laquelle on a touché, une forêt remuée ».

aucun objectif “économique”, puisque, contrairement à une idée reçue, elle ne servait pas à nourrir ceux qui la pratiquaient, mais bien à asseoir symboliquement leur domination. Et c’est cet aspect qui passe au premier plan dans le discours courtois [...]»<sup>71</sup>.

\* \* \*

Il s’agira donc, pour nous, d’intégrer dans l’analyse des discours portant sur l’environnement les héritages culturels et la structuration des récits, mais aussi l’environnement matériel, son appropriation par le secteur économique, les rapports de production et la question du pouvoir.

### 3. Représenter la Haute Ardenne à l’époque mérovingienne

Pour conclure cette étude, nous voudrions revenir sur les diplômes de fondation de Stavelot-Malmedy et leurs descriptions du milieu naturel.

- 1) *Décrire pour se repérer et gérer l’espace : locum, aquam, rivus, fania, fontana, venna, roboretum, foresta*

Un premier ensemble de substantifs appartient au vocabulaire servant à décrire et gérer l’environnement local dans une perspective pratique. Il s’agit essentiellement de points géographiques remarquables consignés par la commission de 670 afin d’établir les limites du domaine de la communauté.

[...] *ipsa loca mensurare et designare per loca denominata, quorum vocabula sunt: de monasterio Malmundario usque Sicco Campo; de Sicco Campo per viam Mansuerisca usque ubi Uuarcina traversat; de ipsa Uuarcina usque ubi Stagnebachus consurgit; deinde per ipsum Stagnebachum usque in Amblavam; deinde per Amblavam insus aquam per illam forestem de Uulfebergo usque Rarobacco, ubi ipse consurgit; deinde ubi Didiloni rivus consurgit; deinde per ipsum rivum usque in Reftam et de Refta per illam forestem, quae separat Helmin roboretum et Audastvoiler per ipsam mediam forestem usque Iocundafania; de Iocundafania per illam Alsenam, quae propinqua est monasterio; deinde per ipsam Alsenam usque ubi in Glanem ingreditur; deinde traversum Glanem usque Albam Fontanam; de ipsa Alba Fontana in Amblavam, ubi Gerlaicus vennam habuit; inde per ipsam Amblavam, ubi Dulnosus in ipsam ingreditur; inde per Dulnosum usque in Fantias; deinde per mediam forestem de ipsas Fantias usque viam Mansueriscam; inde per ipsam viam usque Sicco Campo*<sup>72</sup>.

71. GUERREAU-JALABERT, *op. cit.*, p. 71.

72. M.G.H., *DD.*, Mer 108, p. 279-280.

On peut qualifier ce vocabulaire de « réaliste ». En effet, ces différents lieux (*locā*), ainsi que l'a souligné F. Cardot, appartiennent aux repères de la vision spatiale, ces « entités plus réduites qui commencent à définir, avec leurs diverses dénominations, le type du site et la nature du lieu, *suburbanus, vicus, villa* ou *domus, cellula*, jusqu'au *locus qui dicitur*, dont le nom doit parler aux habitants de la région [...] »<sup>73</sup>. L'énumération de toponymes contenue dans le diplôme de 670 a retenu l'attention de nombreux érudits locaux qui ont tenté de reconstituer le parcours exact de la commission à partir de l'onomastique actuelle<sup>74</sup>. R. Noël a repris et analysé l'ensemble de ces données et conclut avec prudence : « plusieurs toponymes ont disparu et plusieurs dénominations obligent à hésiter à propos de l'endroit désigné [...]. Les monographies qui ont défié ces difficultés divergent en chemin : qui s'en étonnera ? »<sup>75</sup>. La carte dressée par R. Noël et que nous reproduisons ici présente un schéma aussi précis que possible du circuit de 670<sup>76</sup>.

S'il ne semble pas possible d'identifier avec davantage de précision l'ensemble des toponymes, on peut toutefois s'intéresser aux types de repères retenus dans la délimitation du parcours. À deux exceptions près, les toponymes évoqués désignent des éléments naturels<sup>77</sup>. L'absence de bornes et de séparations artificielles est habituelle. En effet, la délimitation des espaces seigneuriaux se faisait fréquemment en s'appuyant sur les particularités du milieu et non de manière arbitraire<sup>78</sup>.

73. CARDOT, *op. cit.*, p. 101. À partir des travaux de J.P. Delumeau et de B. Tanguy, H. Martin a bien souligné l'importance de l'espace naturel dans la formation des toponymes et le fait que, malgré leur rigidité formulaire, les documents de la pratique médiévale laissent parfois « filtrer certaines composantes du paysage ». Voir H. MARTIN, *Mentalités médiévales II. Représentations collectives du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, 2001, p. 19-21 ; J.-P. DELUMEAU, *Arezzo, espace et sociétés, 715-1230*, Rome, 1996, p. 19-45 et B. TANGUY, *Dictionnaire des noms de communes, trêves et paroisses du Finistère*, Douarnenez, 1990, p. 15-85.

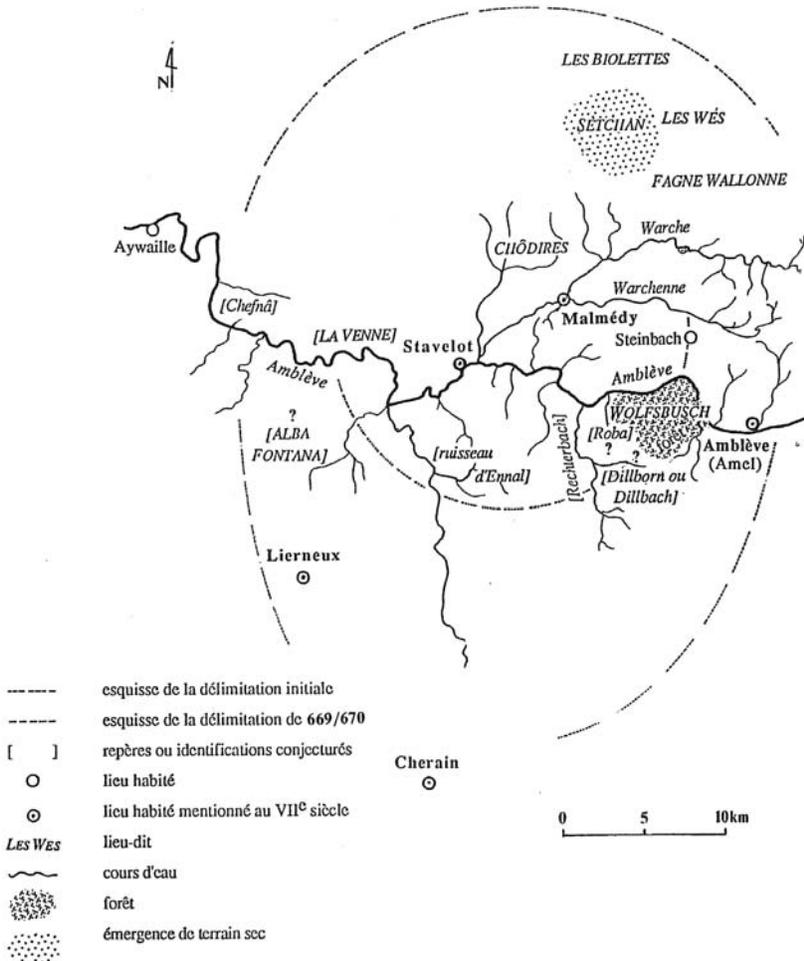
74. Voir la bibliographie complète proposée par NOËL, *op. cit.*, p. 566, n. 13. On retiendra surtout l'étude prudente de L. REMACLE, *Dulnosus et Astenatum*. À propos des anciennes limites de la principauté de Stavelot, *Bulletin de la Commission royale de Toponymie et Dialectologie*, t. 10, 1936, p. 333-347.

75. NOËL, *op. cit.*, p. 585.

76. *Ibid.*, p. 582. Nous souhaiterions adresser nos plus vifs remerciements à R. NOËL ainsi qu'à J.M. DUVOSQUEL et à A. DIERKENS qui nous ont aimablement accordé l'autorisation de reproduire ce document.

77. Voir le tableau dressé par R. Noël (*Ibid.*, p. 584-585).

78. DEVROEY, *Puissants et misérables*, p. 468.



Le territoire découpé autour de Stavelot-Malmedy à l'arrivée de Remacle.  
 (R. NOËL, *Moines et nature sauvage*, p. 582.)

## Repères jalonnant le parcours de la commission de 670

<i>per rivum</i>	<i>lieu-dit</i>	<i>ubi flumen consurgit</i>	<i>per forestam</i>	<i>ubi rivum in fluminem ingreditur</i>	<i>per viam</i>	<i>ubi viam fluminem traversat</i>	<i>venna</i>
5	4 (5*)	3 (4*)	3	3	2	1	1

\* *Alba Fontana* peut à la fois désigner un lieu-dit et une source, probablement les deux à la fois. Nous l'avons donc compté dans ces deux catégories.

Les cours d'eau (*aqua, rivus*), confluent (*ubi rivum in flumen ingreditur*), sources ou fontaines (*ubi flumen consurgit, fontana*) sont les repères le plus fréquemment retenus (près de la moitié de l'ensemble). S'il n'est pas toujours évident d'identifier de nos jours les cours d'eau désignés<sup>79</sup>, ceux-ci jouaient à l'époque mérovingienne « [...] le rôle, capital, de lignes fixes et visibles dans un carroyage de l'espace rural dont ils forment parfois, comme dans le cas des forêts non frayées, le seul élément sûr<sup>80</sup> ». La commission suivait ces ruisseaux et rivières sur un tronçon ou fixait des points précis sur leur cours (source, pêche, croisement avec une route, confluent). Cette alternance entre parcours et points fixes se retrouve également dans les repères qui ne font pas intervenir d'hydronyme. Des lieux notoires sont identifiés directement par leurs caractéristiques paysagères et, parfois, un déterminant ou un nom propre (*Sicco Campo* : champ sec, *Helmin roboretum* : chênaie de *Helmin*). De rares repères artificiels (la *via Mansuerisca*, la pêche de *Gerlaicus*) ont également été utilisés. Enfin, la commission est passée à travers trois *foresta* (*forestem de Uulfebergo, forestem quae separat Helmin roboretum et Audastviler*, la troisième *foresta* n'étant pas désignée plus précisément).

L'établissement de limites n'est pas la description d'un paysage. Les termes du diplôme de 670 présentent donc une « vision fragmentée des choses » dans une perspective que l'on n'hésitera pas à qualifier de « fondamentalement utilitaire<sup>81</sup> ». Dans cette mesure, les termes du diplôme de 670 sont relativement neutres. Leur rôle principal est la délimitation concrète et l'usage pratique.

79. « Les cours d'eau se reconnaissent plus facilement [que les autres toponymes], mais on ne sait pas toujours quel tronçon la commission a longé. Ils peuvent aussi être alimentés par plusieurs sources : on en connaît huit au Steinbach, que théoriquement il a fallu rejoindre *ubi consurgit*. » (NOËL, *op. cit.*, p. 585).

80. CARDOT, *op. cit.*, p. 101.

81. H. MARTIN, *Mentalités médiévales XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1996, p. 137.

2) *Ager... et saltus* ?

*Saltus* et *ager* peuvent avoir une valeur purement descriptive, quasi naturaliste, comme les mots évoquant l'environnement local auxquels il a été fait référence ci-dessus<sup>82</sup>. Dans la pensée des agronomes antiques, l'*ager* est le champ cultivé et le *saltus*, l'espace non cultivé (landes, taillis,...). Toutefois, selon les auteurs, le *saltus* sera positif ou négatif car il peut être « intégré à la gestion des domaines fonciers ou bien [former] les marges peu rentables du territoire agro-pastoral<sup>83</sup> ». Les médiévistes ont longtemps retenu cette dernière signification lorsque ce mot apparaissait dans leurs sources, soulignant par ailleurs principalement les aspects négatifs du terme<sup>84</sup>. Cependant, on a récemment mis en évidence qu'au haut Moyen Âge, le sens du terme *saltus* a progressivement évolué. Il aurait fini par désigner uniquement les espaces sylvestres et il faut se garder de lui accoler systématiquement une connotation négative<sup>85</sup>.

Dans la charte de fondation, *ager* est utilisé dans la formule *qui reliquerit domum, patrem aut matrem aut agros et cetera, centuplum accipiet et vitam aeternam possidebit*<sup>86</sup>, extraite de l'évangile de saint Matthieu (Mt 19, 29). Pour expliquer ce passage, il faut revenir à la connotation symbolique antique des termes *saltus* et *ager*. P. Descola a récemment mis en évidence que les représentations de l'environnement prennent place dans un ensemble de visions du monde « [...] dont on peut repérer les expressions dans des aires géographiques souvent immenses et sur des périodes parfois très longues, sans que l'on puisse pour autant les utiliser comme des critères de discrimination entre des collectifs singuliers aux contours limités dans le temps et dans l'espace [...] »<sup>87</sup>. Dans ce sens, le Moyen Âge chrétien est l'héritier des systèmes de valeur antiques. La nature, en tant que concept, connaît sa

82. R. HENNEBICQUE, Espaces sauvages et chasses royales dans le nord de la France VII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles, *Revue du Nord*, t. 62, 1980, p. 43.

83. GUIZARD-DUCHAMP, *Les terres du sauvage*, p. 19.

84. R. FOSSIER, J. CHAPELOT, *Le village et la maison au Moyen Âge*, Paris, 1980, p. 33.

85. F. GUIZARD-DUCHAMP, *Saltus altomédiéval: entre abus de langage et réalité spatio-économique, Être historien du Moyen Âge au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 2008, p. 117-119 et Id., *Les terres du sauvage*, p. 19.

86. M.G.H., DD., Mer 81, p. 207. Le mot *saltus* apparaît dans trois passages complexes parce qu'ils auraient été altérés lors de la copie des documents mais il désigne ici une unité de mesure (ZOTZ, *op. cit.*, p. 97) : *Ob cavenda pericula animarum inhabitantium et ad devitanda consortia mulierum, ut girum girando in utrorumque partibus monasteriorum mensurentur plus numeris milibus dextrorum saltibus duodecim, ut absque inpressione populi vel tumultatione saeculari Deo soli vacarent* (M.G.H., DD., Mer 81, p. 207); *de ipsa foreste dominica in utriusque partibus de ipsis monasteriis tam in longum quam in traversum duodecim milia dextrorum saltibus* (M.G.H., DD., Mer 108, p. 279); *de ipsis mensuris duodecim milibus dextrorum saltibus sex milia subtrahere deberemus pro stabilitate operis* (Idem).

87. DESCOLA, *op. cit.*, p. 423.

première expression chez les philosophes grecs. Avec la mise en place progressive de l'idée que le cosmos est explicable et organisé selon des lois à découvrir, « [...] le domaine de la nature commence à se dessiner comme un projet et comme un espoir [...] »<sup>88</sup>. Toutefois, l'homme est inclus à cette nouvelle catégorie et « pour que la nature des Modernes accède à l'existence, il fallait donc une deuxième opération de purification, il fallait que les humains deviennent extérieurs et supérieurs à la nature<sup>89</sup> ». Le christianisme, faisant relever l'essence et le devenir de l'homme de la grâce, amena cette transformation. En effet, dans la cosmogonie chrétienne, Adam ne fut pas créé avec la nature et Dieu conféra à l'humain le droit de disposer des animaux et des plantes. Le Moyen Âge, héritier de ces conceptions, a pu penser parfois la nature et l'homme en opposition et actualiser cette catégorisation<sup>90</sup>.

La langue latine est à cet égard un véhicule important des représentations. L'expression *ager et saltus* peut schématiser l'opposition entre l'exubérance agressive et dangereuse de la grande forêt barbare située au-delà du *limes* et les qualités positives du domestique, « un milieu de vie, une exploitation agricole à l'origine où, sous l'autorité du père de famille et la protection des divinités du foyer, femmes, enfants, esclaves, animaux et plantes trouvent les conditions propices à la réalisation de leur nature propre<sup>91</sup> ». Implicitement, le diplôme de fondation actualise ce thème par la référence biblique. Rappeler que *qui reliquerit domum, patrem aut matrem aut agros, et cetera, centuplum accipiet et vitam eternam possidebit*, revient à indiquer qu'abandonner l'*ager*, c'est également renoncer au confort de sa vie antérieure et à ses attaches<sup>92</sup>. Les termes *ager* et *saltus* ont donc une ambivalence déroutante pour l'historien. Entrés dans le langage courant des actes diplomatiques, ils peuvent désigner une réalité naturelle. Cependant, alors que *saltus* a connu un réajustement sémantique, le clivage symbolique que ces deux mots portaient en eux peut toujours émerger et être réactualisé.

88. *Ibid.*, p. 100.

89. *Ibid.*, p. 103.

90. F. Guizard-Duchamp a souligné à raison qu'il ne fallait pas systématiser ce constat. Certaines « constructions symboliques du monde » formulées par les clercs ne sont pas nettement polarisées entre nature et culture. Par ailleurs, la nature sauvage n'a pas toujours une vertu négative dans les représentations ecclésiastiques. Voir F. GUIZARD-DUCHAMP, *Les espaces du sauvage dans le monde franc : réalités et représentations, Construction de l'espace au Moyen Âge*, p. 119-121 et *Id.*, *Les terres du sauvage*, p. 15.

91. DESCOLA, *op. cit.*, p. 80.

92. M.G.H., *DD.*, Mer 81, p. 207. On remarquera que Jonas de Bobbio développe des thèmes parallèles dans sa vie de Colomban en faisant également référence à l'évangile de Matthieu (JONAS DE BOBBIO, *Vitae Columbani abbatis discipulorumque eius libri duo*, éd. B. KRUSCH, *Monumenta Germaniae Historica. Scriptorum rerum Merovingicarum*, t. 4, Hanovre, 1902, p. 68-69). Voir ci-dessous, n. 105.

### 3) *In locis vaste solitudinis, in quibus caterva bestiarum germinat*

Nous l'avons vu, le courant historiographique qui domina l'appréciation de l'environnement de Stavelot-Malmedy jusqu'au début de la dernière décennie du XX<sup>e</sup> siècle s'est appuyé principalement sur la formule *in locis vaste solitudinis, in quibus caterva bestiarum germinat*<sup>93</sup> pour caractériser la forêt ardennaise mérovingienne. Les nouvelles tendances de la recherche viseraient plutôt à l'éclipser et à n'y voir qu'un *topos* littéraire sans prise sur le réel<sup>94</sup>. Nous pensons au contraire qu'il est possible de mettre en évidence une partie au moins de la logique sous-tendant cette formulation.

On remarquera premièrement que, jusqu'à présent, le verbe *germino* a été traduit par « pulluler » avec une connotation négative. Ce verbe semble cependant plutôt évoquer le fait de « pousser », « croître », « porter des fruits », dans un contexte végétal et positif<sup>95</sup>. Il serait donc plus approprié de le rendre par « prospérer ». En ce sens, il évoquerait moins la prolifération terrifiante de hordes sauvages qu'un espace riche en ressources de chasse volontairement entretenues par une véritable « culture » du gibier. Une telle représentation semble être en accord avec l'environnement « réel » ; les *foresta* royales avaient bien la fonction de « réserves à gibier » de la royauté.<sup>96</sup>

Les études palynologiques et la description du parcours effectué par la commission de 670 montrent que la Haute Ardenne était couverte de forêts à l'époque mérovingienne. Certains espaces particulièrement hostiles (on songe aux Hautes-Fagnes) n'ont peut-être pas été exploités mais, dans ce cas, l'homme devait les serrer de près et même les traverser. La présence de *foresta*, les nombreuses précautions visant à assurer la tranquillité des moines, la *via Mansuerisca*, la capacité à se repérer par des toponymes dans le *saltus*, et les indices d'activités humaines dans l'espace ardennais (présence d'une chênaie et d'une pêcherie dans le parcours de 670) mènent à considérer que l'Ardenne était parcourue par l'homme avant l'arrivée de saint Remacle. Le lieu où s'installa ce dernier avait déjà été occupé à l'époque

93. M.G.H., *DD.*, Mer 81, p. 207.

94. M.É. Brunert retrace l'apparition et la diffusion de l'expression *in locis vastae solitudinis*. Elle souligne que cette dernière devint une formule typique de la littérature hagiographique ainsi que des documents diplomatiques (BRUNERT, *op. cit.*, p. 213-217).

95. A. BLAISE, *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens*, Turnhout, 1954, p. 375 ; J.F. NIERMEYER, C. VAN DE KIEFT, *Mediae Latinitatis Lexicon Minus*, Leyde-Boston, 2002, p. 611 ; F. GAFFIOT, *Le Grand Gaffiot. Dictionnaire latin-français*, Paris, 2000, p. 717.

96. Nous devons à J.P. Devroey d'avoir attiré notre attention sur cette question sémantique. Qu'il en soit remercié, ainsi que de sa relecture attentive du présent travail. Nous tenons également à exprimer nos remerciements au rapporteur désigné par *Le Moyen Âge*, resté anonyme pour nous, pour sa lecture et ses remarques.

romaine<sup>97</sup> et il s'agit d'un site d'une qualité pédologique exceptionnelle. Ce dernier point permet de revenir sur un élément essentiel de l'appropriation de l'environnement en Haute Ardenne aux époques mérovingienne et carolingienne. En effet, on observe qu'en Ardenne, le pouvoir royal établissait très fréquemment ses centres domaniaux à proximité immédiate des rares terres de qualité que compte ce milieu ingrat<sup>98</sup>. Par ailleurs, nous y avons déjà insisté, la constitution de *foresta* au profit des moines et du roi était également une forme de domination sociale actualisée dans l'espace. Le vrai milieu sauvage n'existait pas. Le sauvage était créé artificiellement pour y mener des activités monastiques ou cynégétiques<sup>99</sup>. Il résulte de la domination des puissants et assure l'ostension et la reproduction de leur pouvoir<sup>100</sup>. Dans un tel contexte, avoir recours à des représentations niant la présence paysanne dans l'environnement revient à tenir un discours idéologique. J. Le Goff a bien mis en évidence le silence et le mépris des sources concernant les travailleurs, le travail et le monde rural du V<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle<sup>101</sup>. Ne pas évoquer la présence paysanne et les pratiques sylvo-pastorales dans les représentations revient à éluder le problème des structurations de la société et de la domination internes à la chrétienté.

Nous pensons que cette « idéologie » a pu être véritablement intégrée dans la perception du milieu des élites franques et qu'il ne s'agissait pas nécessairement d'un « pieux mensonge » légitimant leur position sociale. En effet, l'exemple des Pygmées Mbuti et des Bantou indique que deux groupes humains peuvent coexister dans un même milieu et en avoir des représentations radicalement opposées. De nombreux voyageurs ont décrit

97. « Ces documents mobiliers, très peu nombreux, sont retrouvés hors contexte, le plus souvent dans des remblais liés à la construction des édifices religieux. On ne peut donc en trouver beaucoup d'informations sinon que le site, au sens large, est occupé de longue date [...] » B. LAMBOTTE, B. NEURAY, Association pour la promotion de l'archéologie de Stavelot et de sa région, *Via. Vie archéologique. Bulletin de la Fédération des Archéologues de Wallonie a.s.b.l.*, t. 57-58, 2002, p. 197.

98. F. AVALOSSE-ANDRÉ, Exploitation des ressources naturelles et organisation des communautés rurales en Haute-Ardenne (VII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles) : le cas de Lierneux, *LII<sup>e</sup> Congrès de la Fédération des Cercles d'Archéologie et d'Histoire de Belgique. Cinquième Congrès de l'Association des Cercles Francophones d'Histoire et d'archéologie de Belgique. Herbeumont, Actes II*, Namur, 1996, p. 450 ; N. SCHROEDER, Le Duché de Limbourg des origines au XIII<sup>e</sup> siècle. Aspects économiques, *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, à paraître.

99. En ce qui concerne la chasse, F. Guizard-Duchamp a bien souligné que l'on cherchait à aménager l'espace des breuils carolingiens de manière à ce qu'il paraisse « presque naturel, sauvage ». F. GUIZARD-DUCHAMP, Les parcs à gibier carolingiens d'après les sources narratives, *Forêt et chasse X<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, éd. A. CORVOL, Paris, 2004, p. 20.

100. HENNEBICQUE, *op. cit.*, p. 35-60.

101. LE GOFF, *Un autre Moyen Âge*, p. 112-117 et 127-139.

les Hautes-Fagnes de la fin du XVIII<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> siècle. Ces «étrangers», imprégnés de sensibilité classique puis romantique, décrivent ce milieu comme hostile, rebutant et peu fréquenté par l'homme, alors qu'aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles – le fait est indiscutablement attesté pour cette époque – les communautés rurales avoisinantes parcourent quotidiennement le milieu fagnard et l'exploitent jusqu'à l'épuiser<sup>102</sup>. Être confronté *de visu* à une réalité économique, technique et sociale ne permet pas nécessairement de la comprendre. Les pratiques de l'environnement contribuent à déterminer la façon de le percevoir. T. Kölzer a démontré de manière convaincante que le diplôme de fondation de l'abbaye de Stavelot-Malmedy a probablement été rédigé dans l'entourage de Grimoald, par des ecclésiastiques fortement influencés par le mouvement monastique de Colomban<sup>103</sup>. Ces élites franques ne participaient pas aux activités productives avec les ruraux, se déplaçaient de domaine en domaine pour chasser<sup>104</sup> et étaient baignées dans des systèmes de valeurs chrétiens et antiques. Dès lors, leur contexte culturel et leur usage des milieux sauvages pouvaient les amener à percevoir la forêt comme une «vaste solitude où prospèrent les bêtes sauvages<sup>105</sup>». Cette représentation rendait bien compte de la *réalité* qu'ils avaient eux-mêmes façonnée et éclipsait les *moyens* mis en œuvre pour y arriver – mises en défense et donc domination sociale. Présenter la forêt comme un immense «réservoir à gibier» ou un lieu mauvais et dangereux dans lequel l'homme

102. S. NEKRASSOFF, *Images et visages des Hautes-Fagnes. Évolution d'un paysage et de sa perception*, s.l. [chez l'auteur], 2007.

103. T. KÖLZER, *Merowingerstudien*, t. 1, Hanovre, 1998, p. 17-22. Il serait hardi de prétendre reconstituer les représentations communes à un groupe social à ces hautes époques. Remarquons toutefois que Remacle et Jonas de Bobbio appartiennent à la même génération et qu'ils ont tous deux été formés dans des monastères «colombaniens» (Jonas à Bobbio et Remacle à Luxeuil). Selon P. George, les deux hommes devaient se connaître (GEORGE, *op. cit.*, p. 21). Nous avons souligné que Jonas de Bobbio et le rédacteur du diplôme de fondation de Stavelot-Malmedy avaient développé le même thème – les difficultés et les vertus de l'abandon de ses parents au moment de l'engagement dans la vie religieuse – en citant l'évangile de Matthieu (voir *supra*, n. 94). Dans le même ordre d'idées, on retrouve dans les deux textes la nécessité d'échapper aux femmes comme ressort de la vie religieuse (JONAS DE BOBBIO, *op. cit.*, p. 68-69 et M.G.H., *DD.*, Mer 81, p. 207).

104. HENNEBICQUE, *op. cit.*, p. 45-52.

105. Cette analyse a également été proposée par T. Zotz : «so dient dieses Bild von einer *forestis* hier gewiß in erster Linie dazu, die Stätte der Klöster in ihrer Weltabgeschiedenheit zu qualifizieren, doch läßt es sich wohl auch als Reflex dessen verstehen, was König und Adel bei ihrer spielerischen Tätigkeit des Tierfangs wahrnahmen» (ZOTZ, *op. cit.*, p. 96). En ce qui concerne l'influence des systèmes de valeurs chrétiens et antiques, l'utilisation, dans le même acte, du mot *ager* dans sa dimension symbolique et à partir d'une citation biblique, est particulièrement significative. De même, comme l'a démontré M.É. Brunert, l'expression *vasta solitudinis* est clairement d'origine scripturaire (BRUNERT, *op. cit.*, p. 213-217).

d'armes et l'homme d'Église mettent à l'épreuve leur art de la chasse, leur bravoure ou leur foi revient à rêver un idéal<sup>106</sup> et à passer sous silence la domination qu'il implique.

Le recours à la symbolique antique de l'*ager* permet de taire les mises en valeur temporaires, cultures sur brûlis, écobuages ou *sartages*. Ceux-ci sont attestés en Ardenne à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, mais ont pu exister auparavant<sup>107</sup>. Ils suscitèrent d'innombrables conflits entre puissants et paysans<sup>108</sup>. Le feu et la houe risquaient de détériorer l'humus, les souches ou les racines et menaçaient ainsi la reproduction de la forêt. Quand bien même ces pratiques pouvaient apporter des revenus aux puissants, elles apparaissent comme des techniques propres aux paysans et étaient, de ce fait, négatives et « innommables » dans la vision seigneuriale de l'environnement. Nier l'activité économique, les modes de production, la paysannerie ainsi que la compénétration entre nature et culture équivaut à exprimer et à légitimer les rapports sociaux dans une description du paysage. En ce sens, les perceptions de l'environnement relèvent de l'idéologie. Ce point n'exclut évidemment aucunement la dimension opératoire de ces représentations : tout comme la commission de 670 en Haute Ardenne, un Bantou peut se rendre dans la forêt des Pygmées Mbutu et y délimiter un territoire avec un vocabulaire réaliste.

#### **4. Conclusions – L'épistémologie de l'histoire des fondations monastiques « du désert » et une histoire des représentations de l'environnement**

S'il est évident que les discours médiévaux évoquant l'environnement sont rarement des descriptions « réalistes », l'historien peut pourtant en tirer des informations sur les liens entre l'environnement et la société médiévale. La « réalité » décrite est moins l'environnement matériel qu'une représentation opératoire de celui-ci. Les contextes culturels, les pratiques de l'environnement et les systèmes de valeurs interviennent directement sur ces représentations auxquelles l'historien a accès. Il est bien évidemment impossible de déconstruire l'ensemble des facteurs intervenant dans leur structuration. Par ailleurs, force est de constater que le discours idéologique peut également être un mensonge assumé. Toutefois, le fait que l'on retrouve l'ambivalence des discours sur la nature dans la plupart des productions humaines que le

106. E.F. Arnold a consacré quelques très belles pages à la question de l'influence de cet idéal sur la formation de l'identité de la communauté monastique de Stavelot-Malmedy (ARNOLD, *op. cit.*, p. 358-366).

107. HOYOIS, *op. cit.*, p. 110.

108. *Ibid.*, p. 113-118.

médiéviste utilise comme sources porte à croire qu'il s'agit d'un phénomène culturel profond. Il revient à l'historien de tenter de contourner l'apparente incohérence des documents et d'essayer ainsi de rendre leur logique aux activités des hommes du passé.

Les outils conceptuels que nous avons proposés demandent à être précisés et améliorés. Nous pensons toutefois que l'étude des fondations monastiques « du désert » ne peut se passer de l'analyse des représentations de l'environnement. Le champ d'action est valable pour l'Europe franque<sup>109</sup>, mais plus largement pour l'ensemble des fondations monastiques « du désert ». Parmi d'autres, G. Despy a souligné la présence du thème de la « vaste solitude » dans différents actes de fondation d'établissements bénédictins et cisterciens dont on a pu démontrer qu'ils accueillaient une occupation humaine antérieure à l'arrivée des moines (Oignies, Villers, Aulne, Cambron, Afflighem ou encore Orval)<sup>110</sup>.

L'évocation que nous avons faite des travaux d'A. Guerreau-Jalabert ou J.P. Devroey a montré par ailleurs que l'approche des représentations de l'environnement que nous avons esquissée est également pertinente pour l'étude des productions littéraires ou d'autres sources. Le concept de représentation intégrant à l'analyse les aspects culturels, anthropologiques, économiques et sociaux d'un discours est assurément un outil imparfait, mais il permettrait de rassembler autour d'une problématique commune différents champs de la médiévistique et des sciences humaines peu habitués à se fréquenter.

Université libre de Bruxelles

Nicolas SCHROEDER  
Aspirant du F.R.S. – FNRS

---

109. T. Lienhard a suggéré que certaines fondations monastiques suivant l'extension carolingienne dans le monde slave ont pu être présentées comme des fondations « *in desertum* » afin de dissimuler la domination politique et « les perturbations sociales que cela impliquait pour les populations locales : pour ces dernières, l'expansion carolingienne franque ne constitua pas seulement un changement de maître avec des conséquences politiques ou identitaires : elle impliqua également une dégradation rapide dans la jouissance de la terre, base de la richesse et de toute relation sociale. » (voir T. LIENHARD, *S'approprier la terre, s'approprier les hommes. Francs et Slaves à l'époque carolingienne*, article en ligne, <http://lamop.univ-paris1.fr/W3/elites/Richesse/R%E9sum%E9Lienhard.pdf>, page consultée le 10 juillet 2008.)

110. G. DESPY, À propos de « déserts » dans les campagnes au XII<sup>e</sup> siècle, *Campagnes médiévales*, p. 558.